

Anne-Laure Jeanprêtre

ODESSA

à l'ombre d'un temps inconnu



Quand tout ce qui est venu du passé jusqu'à nous
seroit vray et seroit su par quelqu'un, ce seroit
moins que rien au prix de ce qui est ignoré.

Montaigne

Le langage est la maison pour tout ce qui n'est plus.

Pascal Quignard

à Claire

D'abord

Je rentre d'Odessa après un parcours fait de jeux de miroirs et de pistes brouillées qui suscite un mélange de rêve et d'interrogations.

Il s'agit maintenant de trouver le chemin des mots à travers un ensemble de silences, de secrets, de lieux, d'images, de couleurs, de scènes que j'approche par ce voyage comme des îlots que je relierais par de fragiles passerelles, tissant entre eux une carte imaginaire ou une histoire inventée.

Des mots pour repousser l'oubli ou pour aller à la rencontre d'un temps égaré, inconnu.

Il a fallu que je pose mes pas et mon regard dans le sillage de Léa, ma grand-mère, pour que la puissance du passé et de ce qu'elle y a dissimulé jusqu'à sa mort prenne l'assaut de mes pensées pour ne plus les lâcher.

Parcourir ainsi dix ans de sa vie comme une rêverie, créer quelque chose d'elle, elle que je n'ai jamais connue, ou si peu puisqu'elle a disparu avant que je réalise qu'elle avait un nom.

Travail de mémoire, pèlerinage à la fois essentiel et dérisoire.

Travail d'imagination aussi, comme si, dans un grenier, des planches manquantes avaient laissé filer dans les interstices des photographies, des lettres, des souvenirs ou des objets, dessinant un ensemble d'ombres et de lumières m'incitant à inventer un jeu de marelle, un itinéraire, un sens, une histoire.

Je pense au grenier qu'a toujours été l'Ukraine pour la Russie. Terre d'ombres et de lumières aussi.

De blé et de famine.

Accepter que ce voyage originaire frôle constamment la béance de ce qui m'échappe.

« Et si l'on partait pour Odessa ? »

Il fallut cette question adressée au hasard pour que s'ouvre pour moi le chemin de cette ville, mais aussi pour que je réalise combien ce mot, Odessa, résonnait en moi d'abord comme une musique à la fois incarnée et étrangère, douce et sifflante, nuancée et déterminée.

Un tissu claquant au vent.

Un appel.

Une part de mon histoire inscrite je ne sais où ni comment.

Un trait d'écume laissé sur le sable.

Un parcours cousu d'absences.

« Et si l'on partait pour Odessa ? »

Avec la peur de remuer un passé volontairement dissimulé et d'en recevoir les secousses, ou de bousculer inutilement celui qui y est né, mon père.

Avec ce sentiment d'urgence soudain à me rendre dans cette ville pendant qu'il est encore en vie. Toucher du bout des doigts un passé-présent, une histoire longtemps interdite de mots mais qui se condenserait en un seul : Odessa.

Avec la certitude que ce voyage appartient à moi seule et que je ne peux le faire pour qui que ce soit. Laisser parler les lieux ou plutôt me laisser faire par eux, et puis juste lui raconter. Peut-être.

Ouvrir un temps immobilisé et tenter de mettre des mots en mouvement. Sans m'enfermer dans ce passé.

Trouver ne serait-ce qu'un instant l'illusion d'être reliée à une terre, à un nom, de glisser dans une temporalité.

ELLE

« Et si je partais pour Odessa ? »

Léa a dû elle aussi laisser résonner ces mots en elle, les apprivoiser, lorsqu'en 1913 elle décide de quitter en train sa famille, son village jurassien, sa passion pour la montgolfière, des hommes sans doute.

Cendrars écrivit cette année-là son transsibérien dont les mots roulent dans un fracas de ferraille.

Mais pourquoi Odessa ?

Quel hasard la lui destinait ?

Le goût de l'aventure, une manière de se déprendre de lieux, de personnes, d'habitudes. Envisager les choses de loin plutôt que du ciel.

Dire ainsi une part d'elle-même inconnue, insoupçonnée.

Peut-être a-t-elle été simplement saisie par les sonorités évocatrices de ce mot, Odessa.

Catherine II avait fait depuis longtemps une place au français et à sa culture dans cette ville, ouvrant pour de nombreuses femmes comme Léa des aspirations inattendues.

Par quelles pensées était-elle habitée, seule dans cette traversée de l'Europe, chargée de quelques affaires seulement ?

Les trains s'arrêtent à Odessa, les voies viennent buter contre la gare, donnant une impression de bout du monde.

Était-elle seule ou attendue ? Je sais qu'il faisait beau et chaud en septembre de cette année-là.

Elle a séjourné d'abord dans un home suisse.

Était-ce un point de chute, un refuge, une vague adresse écrite à la hâte sur un bout de papier ?

Curieuse, elle s'est mise à marcher dans les rues à peine arrivée.





MOI

Je marche sur le quai, obnubilée par les lettres énormes incrustées dans la pierre : одесса

Aucune voix n'annonce le terminus.

J'invente ici quelque chose qui a déjà existé, imprégné d'imaginaire.

Je regarde Léa marcher sur le quai. Le home suisse n'existe plus, ni même l'adresse.

Aujourd'hui l'air est vif et le soleil découpe au scalpel la coupole de la gare, face aux bulbes bleus de l'église.

Je me sers de quelques cartes postales écrites à cette période.

On y voit une église, l'ambulance de la Croix-Rouge, un hôpital. Que connaissait-elle de ces lieux ?

Ils se donnent à moi presque tels quels, au hasard de mes pas, sans les rechercher, comme un chemin tracé pour moi.

Je frappe à la porte toujours surplombée d'une croix rouge. Un homme maigre et hirsute ouvre avec hésitation.

Il ne me comprend pas. Niet.





ELLE

Léa trouve en décembre 1913 un poste de préceptrice dans une famille à Akkerman, à 50 kilomètres d'Odessa.

Akkerman que je croyais germanique. J'apprends qu'elle fut grecque, romaine, scythe, turque entre autres, bourgade appartenant à la Bessarabie au début du siècle dernier.

Tour à tour Tyra, Moncastro, Cetatea- Alba, Akkerman, Bilgorod, passant de peuples en peuples.

Je ne sais presque rien de ces années.

Quelques photos sépia où elle paraît heureuse, les cheveux défaits, adossée à des rochers terreux sur lesquels on devine à peine deux silhouettes. Anastasia, Maryam ou Sara?

La forteresse d'Akkerman était sans doute la scène de jeux des enfants, l'aboutissement de ses promenades.



MOI

Pour atteindre Akkerman depuis Odessa, il faut d'abord presque toucher le Dniestr, fleuve immense poussant imperceptiblement ses eaux limoneuses jusqu'à la mer Noire.



Ses rives sont bordées de petites maisons que des frises de bois ornent de dentelles.
Des cognassiers et des noyers en ombrent le vert ou le bleu délavé des façades.
Chacune d'elles est flanquée d'une treille où pendent des raisins noirs.
Le train traverse un mince filet de terre et enfin un pont.
Des vignes partout, jetant au vent leurs branches comme des chevelures ébouriffées et sauvages.
Ici le sable est propice à la culture.
On passe à l'ouest de Chabag.

Une colonie suisse s'y installe au 19^e siècle grâce aux faveurs du tsar Alexandre I, dont les idées libérales s'inspirent de son précepteur Frédéric César de Laharpe.

Achabag voulait dire «jardin du bas» pour les turcs présents ici avant que Catherine II ne les chasse. Je nommais ainsi la terrasse la plus basse de mon jardin, la plus propice à mes rêveries d'enfant. Akkerman.

La gare est rose aujourd'hui, comme sortie d'un décor de Walt Disney.

Elle arbore son Bilgorod-Dnetrovsky trop long pour elle.

Pas un train, pas un bruit. Personne.

A nouveau je vois marcher Léa sur le quai, frêle silhouette solitaire au bout du monde. Puis dans les rues ensablées, désertes, à l'ombre des arbres en tonnelle. Demander son chemin, trouver la maison, frapper.



L'enceinte de la forteresse surplombe le Dniestr, étendue bleue presque immobile où pêchent quelques hommes, dans l'eau jusqu'à la taille.

La cour est vaste, déserte, balayée par le vent, tapissée par endroits de pavés irréguliers mangés par les mauvaises herbes et des buissons frileux.

Un porche m'amène à une deuxième enceinte enchâssée dans la première. A l'intérieur, les murs humides, vérolés d'impacts de balles à hauteur d'homme, laissent imaginer l'effroi.

L'occupation roumaine ou allemande sans doute, mais Léa avait quitté ces lieux depuis longtemps.

Alliance étrange entre tragédie et soulagement que l'histoire lui ait épargné cela.

Je m'assieds pour dessiner. Le silence est ici d'une intensité qui étreint.



ELLE

Léa a enseigné le français dans un gymnase de jeunes filles, comme en témoigne la croix sur la carte postale.

Elle se faisait envoyer par sa famille des livres, des brochures et des pièces de théâtre.

Le bâtiment est détruit aujourd'hui.

Quelle fut sa vie ici ?

Comment s'est noué cet amour qu'elle a mis tant de force à nier, cacher, effacer ?

« Le passé est un immense corps dont le présent est l'œil . Ce corps rêve.

La voix l'a abandonné. »

Pascal Quignard





MOI

Je suis à la merci de ces lieux, foulant le sable des rues, à l'affût d'un signe, d'un sens qui se dérobe sans cesse.

Je me laisse toucher par sa présence imaginée, par l'attrait de l'invisible, du mystère.

Un parc attire les ruelles en son centre, cachant sous les arbres un café comme un écrin de chaleur.

Des pâtisseries inattendues, colorées, presque surnaturelles dans la simplicité du lieu.

C'est avec réticence que l'on m'indique le cimetière juif, périmètre de silence flanqué d'une usine monstrueuse chargée de tuyaux et de cheminées crachant une fumée noire. Un fantôme de l'ère soviétique.

Le portail est ouvert.

Du sable toujours. Un puits, un seau bleu.

Je cherche ici un nom fait de quelques caractères griffonnés sur un bout de papier comme seul guide dans un enchevêtrement de tombes, d'arbustes et de broussailles.

Des noms gravés sur du marbre gris blanc, signes hébreux et cyrilliques indéchiffrables et fascinants.

Quelques chiens errants comme seuls gardiens des morts.

Une seringue abandonnée, témoin dérisoire d'un semblant de vie.

J'ai toujours aimé les questions liées à la mémoire et au temps.

Le temps ici s'est immobilisé.

Cinq tombes portent le nom de l'homme qu'elle a aimé. Cinq membres de sa famille qui n'ont pas pu ou pas voulu fuir.

La mémoire est un lieu magique où coexistent jadis et maintenant, l'absence et la proximité, la cause et l'effet, les vivants et les morts. Par elle, les être sans ubiquité, sans longévité que nous sommes tiennent ensemble tous les moments, tous les lieux, s'élèvent un instant au-dessus d'eux-mêmes.

Pierre Bergounioux

Il y a en moi comme un ailleurs.

Instant de vertige, instant précieux.

Et comme à chaque fois que les mots se dérobent, je sens mon corps. Mes pieds par le sable où ils s'enfoncent, ma peau par le vent qui s'y frotte, mon sang par les pulsations de mes veines.

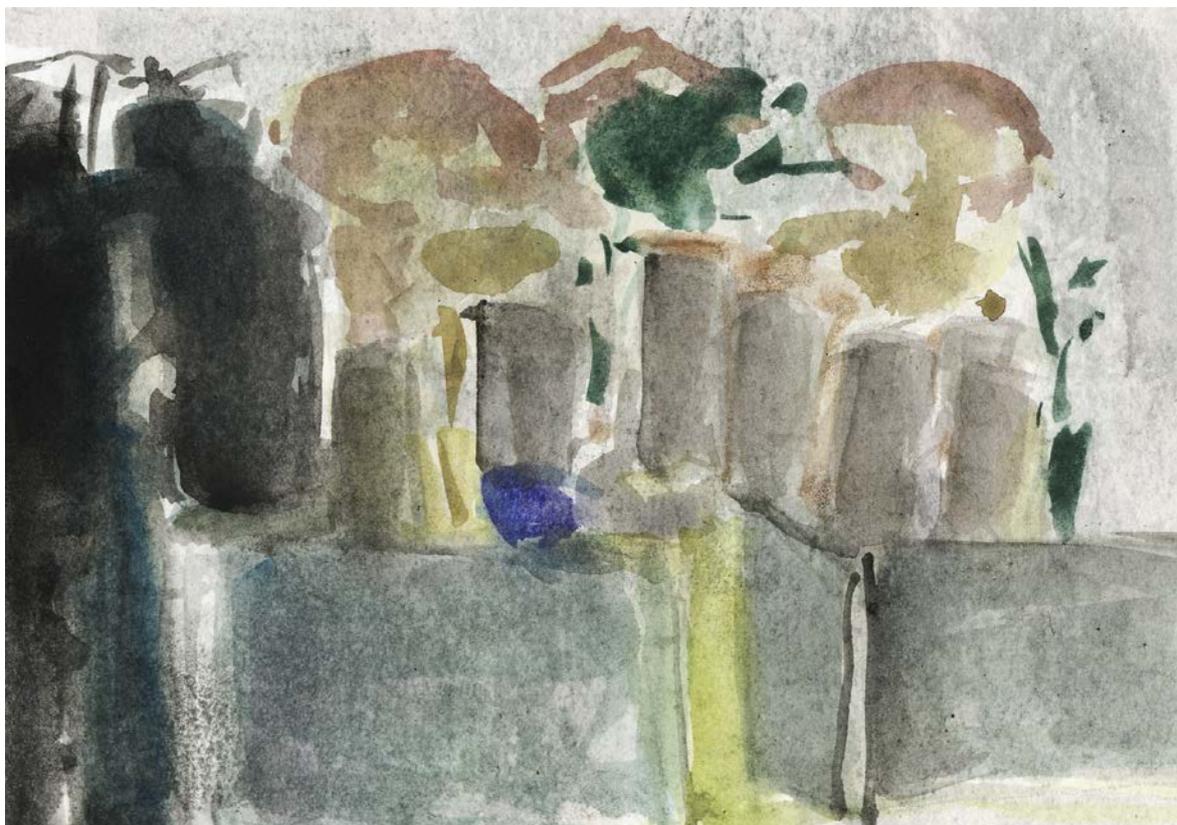
Ce voyage est-il un travail de deuil ou la trace d'un rêve ?

J'ai peur.

Je viens d'ici, je suis issue de cette terre, de ce nom. Ces mots surgissent sans crier gare de ces broussailles pour venir m'inscrire avec violence dans une filiation aussi étrangère qu'évidente et me restituer un peu de temps perdu.

Sable, jeu de sable, château de sable, sablier, trace dans le sable.

Pourquoi le sable se mêle-t-il toujours au temps, à l'éphémère aussi bien qu'à l'éternité ?



ELLE

Après quelques années, Léa quitte Akkerman pour regagner Odessa, poussée par les premiers soubresauts de la Révolution. Enceinte.

Elle se glisse alors dans un nom d'emprunt comme pour mieux brouiller les pistes.

Je traduis avec peine : Edouardovna. Assemblage de quelques caractères repérés sur les lettres de ses amis russes.

Sa nouvelle adresse à Odessa est illisible.



MOI

Je marche dans Odessa, suivant un trajet singulier, fait de traces invisibles ou d'impressions des sens comme seul moyen de me figurer quelque chose d'elle.

La douceur lustrée des pavés qui secouent au passage les vieilles Lada dans un tumulte reconnaissable. J'entends claquer les sabots des chevaux d'une autre époque.

L'air est vif, piquant, sans odeur.

Les couleurs pastel des maisons désuètes aux balcons de bois ou de fer rouillé desquels tombent en cascade une vigne poussiéreuse.

Des portes de métal noir flanquées de statues romantiques, témoins pathétiques d'une Odessa européenne avant l'heure.

La lumière dorée des rues à travers les acacias et les platanes fanés.

Les frises forgées dessinant au sol un espace pour chaque arbre.

La rue grecque, le boulevard des italiens ou celui des français croisent la rue Pouchkine ou la rue Catherine II avec une régularité mathématique.

Et les cours, écrins de silence et d'intimité qu'enserme chaque pâté de maisons.

A l'intérieur, des façades de pierre jaune ou de bois, des arbres, des pavés défoncés, des feuilles mortes, un puits parfois, un carré de jardin dérisoire, des étendages de lessive partout.

Odessa prend ici des allures d'Italie, les éclats de voix en moins.

Poussant une porte métallique entrebâillée pour traverser un passage couvert zébré de boîtes aux lettres, amalgame de traits rouillés et anarchiques, ces cours m'appellent comme si j'allais trouver là tout un pan de sa vie.







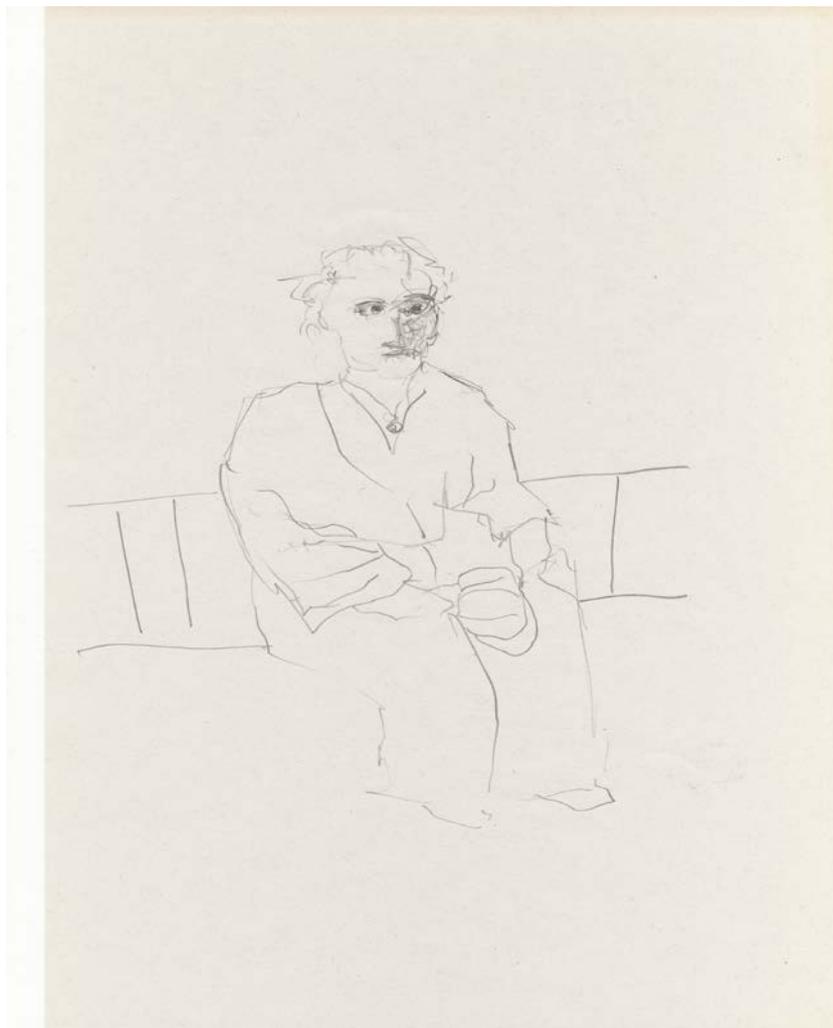
ELLE

Laquelle a abrité ses pensées, ses espoirs et ses craintes dans l'attente de la naissance de mon père en plein hiver?

Pourquoi Léa s'est-elle accrochée à Odessa, à quelques élèves, à un pauvre logis, à un espace de vie précaire malgré l'approche de temps difficiles ?

Une photo, celle de la « babouchka », sorte de grand-mère adoptive sans doute, assise au coin d'un petit banc de bois, le visage carré, presque dur, une tresse dessinant sur sa tête comme une auréole de sainte, mal à l'aise dans une robe de soie froissée.

Sa présence impose douceur et fermeté à la fois. Ses mains semblent avoir déposé à l'instant un tablier, une faux, des chaussures terreuses après un travail aux champs.



MOI

Je me déplace dans Odessa comme dans un rêve qui mélangerait les temps les plus divers.

Mon itinéraire va de lieux en images, de perceptions en mots parfois.

Mais comment faire parler ce qui se tait ?

J'aime la mer ici, laissant au pied de la falaise des plages avec des cabanons bleus décadents, quelques morceaux de rochers gravés, des pans de béton cassés, encore couverts de graffitis multicolores et des parcs où flânent des meutes de chiens beiges ou bruns inoffensifs.

Des séries de petits nuages suspendus venant buter plus loin contre la côte.



LUI

Mon père est né avec le froid et la Révolution.

Je renonce aux archives pour imaginer sa naissance ici ou là, dans un dispensaire de fortune, à l'hôpital de la Croix-Rouge ou en présence de la babouchka pleine d'affection qui s'occupera de lui par la suite, Léa lui laissera chaque jour mon père pour aller enseigner le français dans quelques familles, se faisant payer de savons et de repas.

Mon père m'a remis il y a quelques années un ensemble de feuillets cousus à la main et couverts d'une écriture irrégulière, voire illisible lorsque l'émotion visiblement le saisit.

Il retrace dans l'après-coup ses impressions d'enfant à Odessa.

La famine, les cadavres dans les rues, la mort d'un ami dans son immeuble.

Dans sa cour, des gens qui épient la chute de la moindre brindille détachée par le vent pour se chauffer.

Mon père joue malgré tout dans la cour, les genoux écorchés par les pavés.

La faim le tenaille. Il parle du pain dont il retire les brins de paille ou du « mamaliga ».



MOI

Mamaliga. J'aime la musique de ce mot sans savoir ce qu'il signifie. Il me fait penser à ce qui lie un enfant à sa mère, à un tendre diminutif, à une ancienne berceuse peut-être. La vieille femme juive qui m'accompagne dans le quartier juif de la Moldavanka s'anime soudain en me parlant du mamaliga, sorte de farine de maïs que sa mère mélangeait jadis à de l'eau bouillie. Ce souvenir éloigne un instant la tristesse de son visage.

Au marché Privoz, des marchandes aux foulards fleuris puisent de leurs bras énormes dans les tas de mamaliga doré.



Je pense à la poussette lâchée par une mère tuée sur les escaliers d'Odessa, image du film « Le cuirassé Potemkine » d'Eisenstein.

Elle évoque la chute dans le vide, l'anéantissement.

Ce sentiment a-t-il imprégné les premières années de mon père pour qu'il imagine avec ironie avoir été l'enfant dans la poussette ?



LUI

La babouchka glisse parfois la main sur les côtes de mon père et se couche avec lui bien avant le soir en lui disant « qui dort dîne ».

Elle prie souvent devant de petites icônes ou s'agrippe à celle que contient le médaillon sur sa poitrine. Sur la photographie, elle est semblable à ces femmes aperçues dans les églises orthodoxes, s'enveloppant d'un tissu noir avant d'aller déposer un baiser sur le verre protégeant la relique d'un saint, puis d'en effacer la trace avec le carré d'étoffe prévu à cet effet.

Elle cache le peu de nourriture à disposition sous le vieux plancher, espérant ainsi la soustraire aux fouilles.

Dehors, des tirs, les soldats de la Tcheka, des cortèges de prisonniers.

On enroule parfois mon père dans une couverture pour le descendre dans un lieu où plusieurs personnes font grappe autour de la chaleur d'un samovar.

Le dépôt de munitions de la ville explose un soir, brisant les vitres du quartier.

Léa ira dormir avec mon père sur un banc.



ELLE

Léa se promène dans la rue, portant son fils dans ses bras, et le rencontre, lui, l'homme d'Akkerman. Il lui offre de l'argent pour l'achat d'une poussette. Elle refuse. Elle se prétend mariée et invente un autre père à l'enfant qu'elle tient, scellant pour des années un passé indicible, inscrivant en lui une incertitude originaire, l'agrippant à elle seule, sans tiers. Le silence pèse ici si fort qu'il retient en lui toute parole. Le temps se fige, enfermé, clôturé.



Léa enseigne.
La babouchka arpente avec mon père le boulevard Prymorsky, longue allée de platanes surplombant le port. Il compte les cheminées des bateaux sous l'œil de la statue du duc de Richelieu, premier gouverneur de la ville, qui attend d'une posture gracieuse les promeneurs au bout du boulevard.



MOI

De là je regarde la mer surlignée de pétroliers rouges et noirs qui ralentissent avant d'atteindre un quai dans l'entrelacs de grues, de containers multicolores venus d'Asie, de bateaux phares.

Sur l'escalier, une chouette aux ailes coupées sert de porte bonheur pitoyable aux passants pour quelques kopecks.

Plus rapides que le funiculaire qui borde les marches, des enfants bondissent sur le côté.

J'ai dans ma poche la photographie d'eux que je préfère. Vêtue de blanc, Léa tient mon père assis sur un muret, tournant le dos à la mer. Il est âgé de quelques mois, enveloppé de vieux lainages blancs ajourés.

Léa le regarde avec douceur mais ses yeux à lui happent l'appareil.

Au port, la statue d'une mère et de son enfant tournés vers la mer diffuse des chants marins grésillants.

Silhouettes de métal noir comme des ombres d'elle et de lui.

Etrangeté de ce tiers toujours absent, lointain, disparu.



Je remonte le boulevard Derybassivska lorsqu'une musique m'attire dans le plus ancien parc public d'Odessa que la nuit tombante enveloppe de mystère.

A l'abri d'un kiosque, un orchestre rouge enchaîne des airs qui animent peu à peu quelques couples par des mouvements à peine esquissés, contenus, et leur arrache un sourire figé. Faute de partenaires, des femmes se rapprochent.

Je pense à une représentation de la Classe morte, de Tadeusz Kantor, à ces corps engoncés et maladroits à qui la musique semble donner un sursaut de vie.

Et soudain le choc d'une ombre encore. Une illusion surgit de la pénombre. Un homme enlace sa compagne pour danser avec les mêmes yeux rieurs, les mêmes attitudes du corps, la même manière de se mouvoir que mon père.

Cet homme m'est aussi étrangement familier qu'un parent.

Odessa me saisit sans cesse ainsi au passage dans une confusion de temps et de générations éloignés les uns des autres.



LUI

La babouchka mène mon père au parc de la cathédrale. Il se balance sur les lourdes chaînes de métal protégeant la statue du comte Vorontsov, ancien gouverneur de la ville et ennemi de Pouchkine. Un pied de nez à la haine de l'un pour l'autre.



MOI

Toujours présent, le comte a traversé le temps, personnage décalé au milieu des baudruches clinquantes, des ânes placides montés par des enfants, des joueurs d'échecs et des jeunes femmes aux cheveux oxygénés traversant le parc sur leurs talons aiguilles mal assurés. Un siècle a passé et ces lieux se donnent à moi presque tels quels. Ou du moins c'est ainsi que je les perçois.

L'opéra vient de rouvrir après sept ans de travaux.

Il impose sa perfection architecturale viennoise au bout de la rue Iekaterynska et s'entoure le soir d'un manteau de limousines noires rutilantes.

Une entrée au ballet « The sleeping beauty » de Tchaïkovsky se marchande ferme avec une femme aux allures de sorcière, les mains griffues, chargées de bagues et la voix criarde derrière un guichet minuscule.

La mise en scène et son excessive naïveté me lassent et font divaguer mon regard sur la brillance des moulures jusqu'au sourire d'un spectateur à la bouche pleine de dents en or.

Avec l'apparition décalée du Chaperon rouge et du Chat botté, mon attention est détournée vers deux vieilles ukrainiennes me faisant comprendre avec animation qu'elles sont venues se baigner dans la mer Noire pour soigner leurs rhumatismes.

Nos rires se fondent dans le brouhaha ambiant peu respectueux des danseurs.

J'aime l'errance dans Odessa, avec ses portes qui s'ouvrent sans que je m'y attende sur l'illusion de créer une histoire, un passage, un déplacement ou une nouvelle édition d'un conte ancien.

Comme l'enfant qui trouve ce qu'il crée ou qui crée ce qu'il trouve, dans cette présence à soi si particulière.

Je contiens mal l'émotion qui me mène à la poste, espace immense chapeauté d'une verrière magnifique.

C'est ici que Léa venait souvent, destinant à l'une de ses soeurs le récit de sa vie ici, de ses doutes, de ses souffrances, de ses amitiés, son souci pour sa propre mère, des nouvelles du temps, de mon père, l'ennui de sa famille.

Chaque carte postale que j'ai avec moi se termine par « lettre suit ».

Détruites, elles laissent une page blanche sur laquelle je ne peux que dessiner, broder, imaginer des mots sans ancrage réel.

Je pense dans ce lieu aux timbres que mon père décollait dans l'eau du lavabo pour les saisir délicatement avec des brucelles, les classer, les comparer, les évaluer avec soin comme les stigmates de toutes ces lettres perdues à jamais.

Je vois sur le portail d'un monastère orthodoxe de la banlieue d'Odessa une mosaïque de la Dormition de la Vierge.

L'enfant tenu au-dessus d'elle symbolise son âme, son esprit.

Cette image me trouble, j'en transforme les signes. J'y vois un enfant qui veille sur sa mère.

Pietà inversée.

Une histoire d'origine et de fin, de naissance et de mort.

Une mère fusillée qui lâche sa poussette sur les escaliers d'Odessa.

MOI

Je trouve entre deux photographies une page d'écolier sur laquelle mon père comptabilise en chiffres interminables ce que sa mère lui doit pour être un garçon serviable et travailleur. Les tâches sont détaillées, chacune a son prix.

Au bas de la page, la plainte de ne rien recevoir en retour. L'addition se solde par un grand zéro.

La formulation est enfantine et drôle mais l'on sent à quel point le lien exclusif qui leur a permis de survivre agrippés l'un à l'autre comme des naufragés dans une mer hostile a aussi pesé de tout son poids de dettes, de renoncements et de sacrifices.



ELLE

Léa a-t-elle peur de la mort, atteinte du typhus, perdant ses cheveux et luttant pour assurer à mon père un port d'attache ?

La vie à Odessa devient de plus en plus intenable. Léa vend ses habits pour manger.

Elle n'a plus que deux élèves, Sara et Micha.

La babouchka trouve une place pour mon père dans une école bolchévique où pour la première fois il goûte au lait. Il apparaît même sur une affiche de propagande.

La Révolution vide la ville de ses juifs et de ses familles aisées chez qui Léa trouvait encore à gagner quelques sous.

Edouardovna disparaît au profit de son vrai nom sur les papiers attestant de ses démarches de rapatriement auprès de l'antenne ukrainienne du Comité international de la Croix-Rouge.

MOI

Rapatriement. Ce terme lui va mal. Il paraît dissonant après sa volonté de liberté puis l'existence qu'elle s'imposait malgré tout à Odessa.

Il résonne à la fois comme une défaite et un appel à l'aide de la part d'un soldat qui aurait tenu au front le plus longtemps possible.

Odessa comme un léger détour sur la ligne du chemin.

Suivent des mois d'attente et de tracasseries administratives.

Vous posez joue contre joue sur la photo passeport. Deux en un, mêlés.

Et puis un jour une compagnie de navigation, la Lloyd Tristina, et des billets pour un bateau, le Karenthia.

Je pense au texte de Nabokov « Autres rivages », au moment de l'exil : « là, devant nous, à l'endroit où une rangée interrompue de maisons se dressait entre nous et le port...une superbe cheminée de paquebot... »

Ou aux sculptures de Serra à Bilbao, ces pans de métal rouillé travaillés comme des flancs de bateaux, à l'abri desquels je marche avec le sentiment d'aller moi aussi vers l'exil. Un exil inscrit dans mon corps. Aussi fort que l'arrachement d'un enfant au corps de sa mère. Ou que la chute dans la mélancolie peut-être.

Ce voyage ne s'accompagne-t-il pas aussi pour moi de cette fascination de perdre mes limites, d'approcher quelque chose de l'ordre de l'infini ?



ELLE ET LUI

Ils ont embarqué avec des hommes, des femmes et des enfants quittant leur terre à jamais.
Avec eux une cargaison de cocons de vers à soie, comme pour signifier un retour depuis une contrée bien plus lointaine encore.

Odessa se rattache soudain à la route de la soie, à l'attraction qu'exerce sur moi l'Orient.

Mon père se remplit les poches de ces bulbes blancs et fragiles.

Le deuxième feuillet qu'il m'a remis raconte leur périple.

Cet embarquement libérait-il pour mon père l'excitation d'un premier départ en vacances ?

Léa lui avait-elle parlé de la terra incognita qu'il allait bientôt aborder ?

Comprenait-il quel destin l'avait jeté sur ce bateau, l'éloignant pour des années d'un père sans nom ?

Mon père semble plutôt insouciant, plein de curiosité pour ce nouveau monde flottant rassemblant à lui seul plus d'expériences qu'il n'en avait jamais vécues.

La salle des machines, des hommes de l'équipage qui se prennent d'amitié pour lui et le font sauter sur leurs genoux, les enfants d'exilés.

Manger à sa faim aussi. Les premiers macaronis.

Les escales en Roumanie, en Hongrie.

Et soudain la clameur des passagers à l'approche du détroit du Bosphore, comme une décharge après une tension trop forte.

Puis les palais, les forteresses qui gardent le canal de leur présence mystérieuse, les bateaux marchands, les sirènes, les dauphins.

Mon père courant d'un endroit à l'autre du pont, à l'affût des premiers minarets annonçant Istanbul.



MOI

J'imagine Léa pensive, appuyée au bastingage, balancée sur ces eaux qui coulent vers la liberté aussi bien que vers l'enfer, entre deux continents, entre le passé et le présent, le quitté et le trouvé, la mer Noire et la Grande bleue, entre soulagement et tristesse peut-être.

Mon bateau à moi appareille sur la rive asiatique du Bosphore.

J'escalade sous une pluie battante la colline qui me fera plonger sur l'embouchure de la mer Noire.

Je fais le voyage à l'envers.

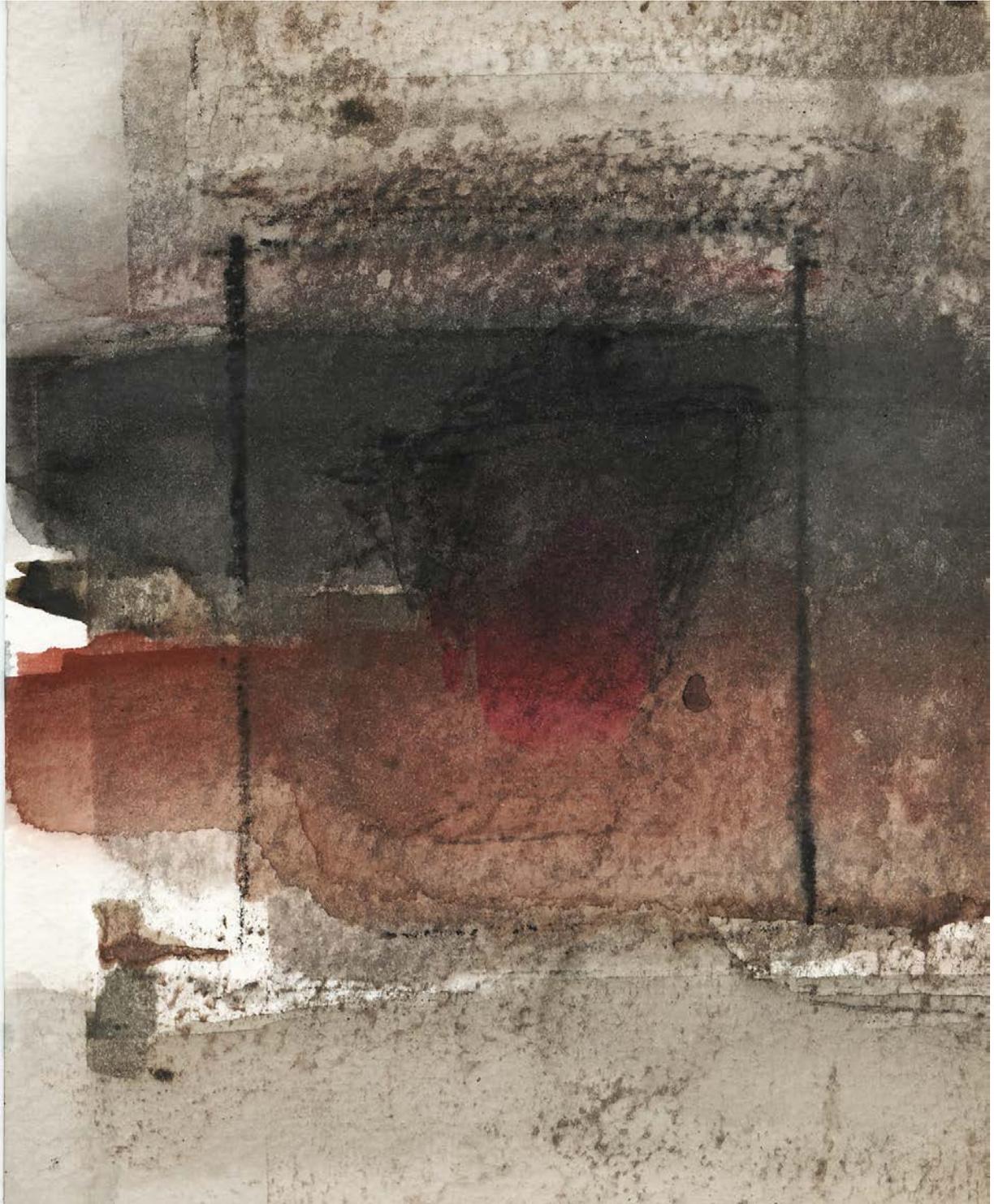
Aucun bateau ne franchit à ce moment-là cet espace d'eau aussi gris que le ciel entre deux traits noirs de forêt.

Je marche sur la crête jusqu'à un cimetière musulman abandonné en pleine végétation.

Les stèles forment de curieux personnages enturbannés décimés par la pluie qui ruisselle.

Un silence étrange entoure ces gardiens insolites du Bosphore.





ELLE ET LUI

Il a fallu presque trois semaines à mon père et ma grand-mère pour atteindre Istanbul.

Des jours de quarantaine, les habits retirés, passés à la vapeur et rendus tels de vieux chiffons.

Un lazaret comme maison d'accueil.

Je trouve dans les papiers de Léa le ticket de tram qui les a menés du port par le pont Galata jusqu'à Sainte-Sophie.

Mon père raconte que Galata nous a donné galetas. Se tisse alors un lien imaginaire entre le grenier ukrainien et le galetas turc, les bateaux de céréales déchargeant ici leur marchandise.

Sainte-Sophie. Ses yeux d'enfant ont-ils pu saisir cette immensité ?

Le regard passe ici d'un détail à un autre, tentant d'appréhender un ensemble qui lui échappe sans cesse.

Mon père parle des babouches trop grandes pour lui qu'il traîne tant bien que mal, des tombeaux de pierre, de celui de Mehmet II, des petits hémicycles servant aux ablutions des fidèles.



MOI

C'est aujourd'hui un jeton qui me permet l'accès au tram ultramoderne qui me mène du port à Sainte-Sophie.

Je m'attarde sur les seuils de marbre usé, sur les détails colorés et veinés de la pierre.

L'empreinte d'une main sur un pilier, à peine visible depuis le sol, inatteignable, ressemblant à s'y méprendre à celles que l'on trouverait dans une grotte préhistorique.

Ici encore les temps se mélangent. Les peuples, les religions aussi, chacun voulant ici laisser sa trace. Anthemius de Tralles, Isidore de Milet, Justinien, Constantin, Mehmed II.

Une silhouette hésitante en burqa noire, une femme vêtue de rouge, un pope, un homme couvert d'une calotte tissée de fils dorés.

De grands cercles de lumignons suspendus. Des puits de lumière laiteuse entre deux zones d'ombre.

Une gigantesque sphère de marbre à l'abri de laquelle pose un chat qui semble là depuis l'éternité.

Léa a sans doute pris mon père par la main, lui expliquant avec enthousiasme tout ce qui, dans la parenthèse abritée de cette escale, pouvait lui faire oublier Odessa.

Istanbul comme dernière porte ou peut-être encore Venise, sa réplique, avec ses dômes de pierre, ses eaux noires, ses bateaux.



J'aime cette photographie de mon père peu après son arrivée en Suisse, sur un balcon minuscule, les deux pieds bien ancrés dans une vie nouvelle, les cheveux en bataille et le regard moqueur. Il paraît tout droit sorti de la Guerre des boutons ou de Poil de carotte.

Que faisait-il, lui, d'Odessa ?

LUI

Je sais maintenant que mon grand-père a fui Odessa après l'arrivée des bolchéviques, traversant le Dniestr dans une petite embarcation pour se réfugier en Roumanie.

Il y a fait sa vie, sans rien savoir de l'existence de son fils.

Mon père l'a trouvé après des années de recherches, là, juste de l'autre côté de la frontière.

Nous avons pris un bateau pour traverser le lac.

Leurs bras se sont ouverts.

Quels mots trouver dans un moment comme celui-ci ?

Mounia avait les mêmes yeux rieurs que mon père, seul signe de paternité auquel s'accrocher.

Le but de sa passion (la curiosité) n'était pas de transformer l'inconnu en connu, mais de rechercher l'inconnu pour lui-même, et de vivre dans son voisinage.

Julien Green

